

Xaus, Sainte-Croix, le 11 avril 1959

Huguette, mon seul amour,

Quand tu ouvriras cette enveloppe, je ne serai plus de ce monde. Remets ces photos de ma sœur et de mes parents à Enrique notre fils, seuls souvenirs qu'il me reste de ma famille d'Espagne. Je sais que tu regarderas ces photos une dernière fois et tu trouveras ce mot, que j'ai laissé pour toi et notre fils.

Huguette, tu te souviendras de ce mois d'août 1945 où Solange ton amie, la fille de Yolande Viguiier la boulangère, a quitté le village ; elle était enceinte. Tout le monde était persuadé qu'elle avait été violée par le boiteux. Le père de l'enfant qu'elle a eu, ce n'était pas le boiteux, mais moi. Elle n'a jamais voulu te le dire et moi, je n'ai jamais pu te le dire.

Je te demande pardon, j'ai emporté avec moi ce secret que j'ai traîné comme une croix. J'ai essayé d'être un bon mari. Raconte ce secret de famille à Enrique et demande-lui de me pardonner et de retrouver celui ou celle qui est son demi-frère ou sa demi-sœur. Je t'en prie, fais-le pour moi, fais-le pour pardonner mon péché. Cet enfant doit connaître la vérité.

Je t'ai aimée plus que tout au monde. J'ai eu un jour un moment de faiblesse, nous n'étions pas mariés, nous venions à peine de nous rencontrer, j'ai trop souvent imaginé le drame qu'il a entraîné dans la vie de cette pauvre Solange.

Pardon du fond du cœur.

Manuel.

Xaus, avril 1999

Nous avons acheté cette ancienne ferme avec ma femme et mes trois enfants en février 1999. Elle était en mauvais état, à la limite de la ruine. Elle avait deux cents ans de plus que moi. Depuis plus de cinquante ans, elle ne vivait plus, elle se recroquevillait, elle s'essouffait avec le temps.

J'allais avoir quarante ans. J'avais espéré depuis longtemps, au plus profond de moi, avoir un jour ce type de maison. Une ferme en pierres, face au soleil, dominant un paysage vallonné dans un village de campagne. Ce fut à Sainte-Croix, petite commune rurale à une dizaine de kilomètres d'Albi que nous trouvâmes notre bonheur. Depuis notre achat, je la contemplais jusque dans mes rêves. La nuit, elle m'empêchait de m'endormir. Le matin, je savais qu'elle m'attendait, elle me chuchotait quand j'arrivais : « Il fait jour depuis longtemps, que fabriquais-tu donc ? J'ai dormi pendant de longues années, je ne peux plus attendre. »

Je prenais plaisir à m'asseoir dans chacune des pièces et je l'imaginai tantôt il y a cinquante ans, tantôt dans quelques mois quand les enfants mêleront leurs cris à ces vieilles pierres. Cette maison avait une âme, elle avait un passé, des familles y avaient vécu, des hommes l'avaient construite pierre par pierre. Elle respirait son histoire et son désir de vivre. Je voulais que résonnent dans ma tête ces mots forts, alors je me les répétais : « Tu seras l'œuvre de ma vie. » Elle avait dû m'entendre, elle avait dû m'attendre.

Je me découvrais une énergie inhabituelle. Je sortais de ma léthargie en même temps qu'elle.

Elle était ma raison de vivre, moi le quadragénaire qui construisais ma vie avec des projets. J'avais là un projet d'envergure. Il était matériel, concret.

C'était le bonheur. Nous avons décidé de la rendre habitable au plus vite, même s'il nous fallait nous passer des comforts habituels de notre maison en ville. J'avais donc élaboré un plan de travail qui allait à l'indispensable. Il fallait tout d'abord la vider de cet amoncellement de vieilleries, de détritiques et d'ordures. Je commençais donc par le rez-de-chaussée. Je découvrais ces objets d'un autre âge que mes grands-parents et peut-être mes parents avaient utilisés : un vieux fer à repasser, une lampe à pétrole, une trieuse à grains qu'il fallait tourner à la main, en passant par de vieilles gazinières et des matelas gris en coton et en toile de jute.

Au premier étage, les pièces étaient vides, le parquet était défoncé, percé. Dans le grenier, au milieu de cette immense pièce de plus de soixante mètres carrés, un tas de blé couvrait le sol. Du blé sec, vidé de sa substance par le temps et les rats. Parmi ces grains où se mêlaient des excréments, je découvrais fréquemment des cadavres de rats séchés. J'entrepris de vider cette pièce. De temps à autre je ressortais, couvert de poussière. Je m'isolais derrière la maison, je m'asseyais sur un tas de vieilles dalles de carrelage, je m'appuyais contre le mur. Je laissais aller mes rêveries. Je voulais m'imprégner de cet horizon pour rattraper le temps perdu à construire ce rêve, moi le fils d'ouvrier immigré espagnol. Des frissons de bonheur m'envahissaient, je me surprénais à essuyer une larme, une larme de pure extase. Je pensais à mes enfants qui grandiraient dans ce cadre idyllique. « Ces larmes, ce sont celles de tes ancêtres, tu les as transformées de peine en joie. » Pourquoi fallait-il au fond

de moi que je sois si emphatique ? Sans doute pour exagérer l'intensité de ces moments que je ne pouvais partager qu'avec moi-même.

En ce début du mois d'avril, j'entendais le chant des alouettes, le piaillement des moineaux nichant dans les pierres, quelquefois une perdrix rappelait sa compagnie. Une mer de verdure plongeait dans le vallon du Poujarel.

Qui a dit de la Toscane qu'elle est la plus belle campagne du monde ? Pour moi, c'était ici : ma Toscane. Sur le coteau en face, pointait le clocher de Castanet. Ce paysage me devenait familier, j'avais envie de dire à tous ces gens du village : « Regardez comme tout ceci est beau ! » mais ils devaient le savoir.

Je devinais qu'il fallait se taire pour le préserver. Ce paysage que les anciens avaient façonné, inspirait le respect. Je me suis rappelé mon grand-père qui avait durant vingt ans quitté sa terre d'Espagne pour venir creuser celle de France. Mais pas cette terre-là, une terre noire, celle de la mine, celle qui vous mine. J'imaginai sa peine. C'est ainsi qu'il a pu vivre et faire vivre sa femme et ses huit enfants. Non, ce n'était pas une revanche pour moi, mais une récompense.

Allez ! Il me fallait retourner au travail. Dans un coin du grenier, j'avais repéré des caisses de bouteilles vides et je craignais que les enfants ne se blessent avec un tesson. J'entrepris de descendre les quelques cagettes poussiéreuses et jeter les bouteilles dans le conteneur pour le recyclage du verre.

C'est en vidant cette dernière cagette que j'aperçus cette édition du *Tarn libre* daté du 10 avril 1959.

J'ouvris le journal qui était en bon état, une enveloppe glissa au sol, elle contenait deux vieilles photos, couleur sépia, vraisemblablement des photos de famille, de différents formats.

Grâce aux vêtements que portaient ces gens, je situais cette famille autour des années 1900-1930.

Je retrouvais sur les photos deux fois les mêmes personnages, sans doute les grands-parents ou des parents âgés d'une grande famille. Une feuille de papier pliée en quatre était glissée entre les pages du journal. C'était une lettre que je m'empressai de lire.

Je suis resté un moment, les bras ballants. J'avais saisi immédiatement l'importance de cette confession. Si je pouvais la lire c'est que personne n'en connaissait l'existence. C'était un secret de famille. Qu'en faire ? En parler à qui ?

Je fus incapable pendant un quart d'heure de m'arracher aux questions qui se bousculaient dans ma tête. Ce fut le bruit du tracteur de mon voisin qui me sortit du bégaiement de ma réflexion.

Je remis cette lettre dans ma poche, incapable de continuer à travailler. Je décidai de retourner sur mon lieu de contemplation et de méditation.

Je ressortis la lettre, la relus. J'avais déjà presque tout retenu. Je ne lisais rien entre les lignes. Tout était limpide. Cette maison avait gardé ce secret. C'était moi qui le découvrais quarante ans plus tard.

Tout s'enchaîna très vite dans ma tête, il fallait que je retrouve les traces de cette famille.

Toni, mon voisin, ce paysan rude et valeureux avait mon âge. Il m'avait dit qu'il n'avait jamais connu personne dans cette maison.

Trois maisons composent aujourd'hui ce hameau de Xaus. Toni, sa femme et ses enfants vivent dans la maison la plus récente. Ses parents vivent à côté dans la ferme familiale ; ils sont retraités et nous, nous sommes entre ces deux maisons. Un chemin communal nous sépare.

Seuls les parents de Toni pouvaient me renseigner. Je ne devais cependant pas parler de cette lettre, il ne fallait pas éveiller un quelconque soupçon.

J'avais prévu d'installer la boîte aux lettres à l'entrée du chemin, juste en face de la maison des parents de Toni : « le Papi et la Mamie » comme les surnommait mon fils David.

Il s'était très vite installé entre mon fils et la Mamie, une affection particulière. Curieux de tout, David passait de longs après-midi avec elle ; il découvrait la vie de la ferme, de la basse-cour à la traite des vaches. Lui qui n'avait connu que la vie en ville était métamorphosé. Il nous rapportait, avec passion, ses nouvelles expériences. Son regard pétillait de toutes ces nouvelles aventures que lui procuraient ces journées où il m'accompagnait. Pendant que je m'attardais à nettoyer, à casser un mur, à poser une fenêtre, David écumait les coins et recoins de la ferme de nos voisins.

J'avais même remarqué des intonations et expressions rurales dans son accent méridional. J'étais touché, rassuré, j'avais fait le bon choix pour lui aussi.

Me voilà parti avec ma boîte aux lettres sous le bras. J'avais choisi de l'installer sur une ancienne meule à grains en pierre, récupérée dans un coin du jardin. Elle trônera à l'entrée du chemin. L'endroit était idéal pour le facteur, il n'aurait même pas à descendre de la voiture pour y déposer le courrier.

Je savais qu'en restant un moment à fixer la boîte aux lettres, la Mamie viendrait me saluer et nous discuterions de choses et d'autres. J'en profiterais pour amener la discussion sur les derniers habitants de la maison. Après cinq minutes, je la vis arriver avec une cagette de salades.

– Tiens ce sont les premières salades du jardin. Oh ! Elles ne sont pas bien grosses, mais vous les goûterez bien, me dit-elle,

avec cette intonation de fin de phrase qui frôle l'exclamation, particulière dans le sud-ouest.

– Merci, c'est très gentil, mais il ne fallait pas.

– Si elles vous plaisent, je vous en donnerai d'autres. Alors, ça y est, vous placez la boîte aux lettres, et quand c'est que vous y rentrez dans la maison ?

– Sans doute avant Noël.

– Y'a bien le temps encore alors, ça va vous changer d'Albi ici, vous savez.

– C'est bien ce que je souhaite. Ça va vous faire drôle d'avoir des voisins après si longtemps.

Il fallait absolument que j'arrive à poser mes questions.

– Et si je vous disais qu'avec mon mari, nous sommes bien contents. Il y a quarante ans que plus personne n'y habite, elle s'abîme, c'est dommage, une si belle maison. A l'époque c'était une des plus belles maisons de Sainte-Croix.

– Les derniers habitants, vous les avez connus ?

– Oui, oui. Lui c'était un Espagnol, Manuel Casado, et sa femme était du village, la pauvre Huguette.

C'était bien de ces mêmes personnes qu'il s'agissait. Mon cœur s'emballa à l'idée que j'allais en savoir plus, quand tout à coup nous entendîmes la voix du Papi qui lui criait :

– Maryse, on te demande au téléphone, c'est ta sœur de la Salamandrié.

Je n'en saurai pas plus aujourd'hui. J'étais déçu mais qu'y faire ? Attendre encore ; peut-être qu'après son coup de téléphone, elle reviendrait me voir. Non, elle n'osera pas car elle n'a pas de prétexte pour réengager la conversation. Pourquoi a-t-elle dit « la pauvre Huguette » ? Cet élément m'intriguait.

La boîte aux lettres posée, il me fallait repartir.

Alors que je démarrais la voiture, j'eus l'idée de m'arrêter au cimetière en passant ; peut-être y trouverais-je un nom, celui de Casado ?

C'est un cimetière de village, où les vieilles tombes y côtoient les plus récentes.

Sur une tombe traditionnelle en ciment gris avec une croix, je vis inscrit : *Manuel Casado* et tout à côté sur la même ligne : *Huguette Casado*. Au-dessous des noms et prénoms des époux, entre les deux inscriptions, une date était inscrite : mai 1959. Pas de fleurs, pas de pots, même anciens, bref, une tombe oubliée.

Ils étaient décédés à quelques jours d'intervalle. Que s'était-il donc passé ?

Seule la Mamie pouvait me renseigner ; pour aujourd'hui, il était trop tard, il me faudrait attendre demain pour en savoir plus.

« La pauvre Huguette », ces mots me revenaient sans cesse.

Nous habitons Albi dans un quartier calme, la Maladrerie, une maison sans confort particulier, une maison à deux faces, une sur la rue et l'autre sur un minuscule jardin en friche. Nous étions cernés des deux côtés par des maisons du même type. D'ailleurs dans notre rue, toutes les maisons se ressemblaient, à tel point qu'il m'arrivait de me tromper dans des moments d'inattention. Depuis que nous avons acheté cette ferme, je trouvais à cette maison, à ce quartier, à nos voisins tous les défauts possibles. Ce mois de décembre me parut long. Je n'avais qu'une envie : aller vivre au *Laudassé*. Le *Laudassé* : c'était le nom que je voulais donner à notre maison. Ceci correspondait aux trois premières syllabes des prénoms de nos enfants : Laurie, David et Sébastien. J'avais connu, lorsque

j'étais enfant et que nous vivions au bord de la mer, un fils de pêcheur : Bruno Ruiz. Son père était pied-noir, il possédait un chalutier qu'il avait fait construire sur les chantiers navals de la Ciotat et qu'il avait baptisé le *Cémabru*, des premières syllabes des prénoms de ses trois enfants : Cécile, Manuel et Bruno. J'étais alors enfant, j'avais trouvé cette idée fort judicieuse. Aujourd'hui, j'y vois en plus une marque d'affection.

Nous avons loué cette maison parce qu'elle avait quatre chambres. Nous entendions les voisins tirer la chasse d'eau, descendre les escaliers. Nous étions en transit et cela devenait alors moins gênant.

Albi est une ville merveilleuse, chargée d'histoire. Elle a su préserver. Tout respire la richesse de son passé, elle est authentique et actuelle. Les bâtisseurs de la cathédrale ou du palais de la Berbie ont choisi un lieu idéal : le bord du Tarn. Au coucher du soleil, une lumière chaude se reflète sur les foraines, ces briquettes rouges. Tout contribue à l'extase. Le passant ne s'y trompe pas, il s'y attarde, s'imprègne de ce cadre majestueux.

J'ai eu du mal à m'endormir ce soir-là. Manuel et Huguette m'avaient tenu compagnie jusqu'à une ou deux heures du matin. J'avais décidé dès que je reverrais la Mamie de lui poser directement la question :

« Pourquoi avez-vous parlé de la pauvre Huguette ? »

Elle me répondra et j'en saurai un peu plus.

Le lendemain à 8 heures, j'étais déjà au *Laudassé*. Pâques approchait, j'avais quinze jours de vacances. Mon travail de professeur des écoles me laissait pas mal de temps de libre et je le consacrais entièrement à cette maison. C'est aussi pour cette raison que je me suis lancé dans cette aventure de restauration.

Ce matin-là, je n’aperçus pas la Mamie et c’est fort déçu que je rentrai déjeuner sur Albi. Je n’avais encore parlé à personne de cette lettre oubliée. Cet après-midi, nous avons décidé avec Marie, ma tendre épouse, d’aller nous promener au parc de Rohegude, un joli parc arboré où David et Sébastien pourraient jouer sur l’aire de jeux. Des arbres centenaires, des jardins, un ruisseau, des canards, des oies de Guinée et bien d’autres animaux faisaient de ce lieu un endroit calme au cœur de la ville, fréquenté par des familles avec de jeunes enfants.

J’avais décidé d’en parler à Marie. C’est dans le parc pendant que nous marchions que je racontai cette histoire à ma femme. Je lui fis part de mon intention d’en savoir plus. Elle ne fut pas troublée. Elle me demanda juste de pouvoir lire la lettre. Elle ne pourrait la lire que le lendemain car je l’avais laissée au *Laudassé*.

Après une autre nuit agitée, où j’avais imaginé l’histoire de Manuel Casado, de sa femme Huguette et de son fils Enrique, toutes sortes d’éventualités avaient traversé ma nuit.

A peine arrivé, trop impatient de savoir, j’étais allé voir le Papi et la Mamie prétextant avoir besoin d’un niveau pour caler une fenêtre.

Pendant que le Papi se rendait dans la remise pour aller chercher le niveau, je demandai à la Mamie :

– Pourquoi vous m’avez parlé de la pauvre Huguette ?

Ce qu’elle me raconta de la famille Casado ne faisait pas partie des éventualités de ma nuit.

Une personne ne savait rien de cette lettre : Enrique, le fils. De retour dans la voiture, je me posai la question de savoir s’il fallait que je raconte tout à Marie, ou s’il fallait que je me contente tout simplement de lui faire lire la lettre.

Elle ne lira que la lettre. Elle ne peut être impliquée comme moi je le suis, comme moi je le sens, comme moi je le sais.

Enrique Casado était bien orphelin comme je le supposais depuis ma visite au cimetière. Il avait été recueilli par la sœur de Manuel, sa tante, qui vivait en Espagne, en Aragon. Voilà tout ce que je savais de lui. Il avait à peine un mois quand le drame de sa famille s'était déroulé. Il ne devait pas savoir grand-chose et surtout il ne savait pas qu'il avait un demi-frère ou une demi-sœur quelque part sur cette terre.

Des similitudes me troublaient, m'obsédaient : Enrique avait presque le même âge que moi, ce prénom Manuel, qui était celui de mon grand-père, originaire lui aussi d'Aragon, cette lettre écrite le jour même de ma naissance.

Enrique devait savoir. Mais savoir quoi ? Car après tout, il ne connaissait rien de son histoire : ses parents étaient morts alors qu'ils vivaient en France, il avait été élevé par sa tante en Espagne. Il ne pouvait pas connaître l'existence d'un demi-frère ou d'une demi-sœur puisqu'il n'a pas eu connaissance de cette lettre. J'étais seul à connaître son histoire.

Celle-ci me dépassait. Comment est-ce que je pourrais retrouver cet Enrique en Aragon ? Comment retrouver son demi-frère ou sa demi-sœur qui avait quinze ans de plus que lui ? Mais surtout pourquoi ? Pourquoi aller le retrouver, lui remettre cette lettre ? Il ne sait sans doute même pas lire le français.

Ce sont les mots de son père qui m'obsédaient : « Demande-lui de me pardonner, de retrouver celui ou celle qui est son demi-frère ou sa demi-sœur. »

J'abandonne cette histoire, une autre tâche m'appelle : le *Laudassé*. Il m'attend depuis longtemps.

La restauration

Mon plan de restauration était élaboré. Chaque nuit, je réfléchissais, je pensais à la meilleure façon de redonner vie à cette demeure. Je souhaitais lui apporter le confort sans la dénaturer, conserver dans son jus ce qui pouvait l'être, mettre en valeur les éléments remarquables.

Les deux premiers mois, je les ai passés à vider tous les débris de la maison, puis à retirer cet enduit intérieur qui masquait toutes les pierres. J'avais acheté un marteau-piqueur burineur. Je passais des journées entières à marteler, à piquer, à buriner. J'avais enroulé au-dessus de ma tête un vieux torchon. Une paire de lunettes avec de larges verres en plastique me protégeait les yeux. Enfin, un foulard posé autour de la bouche m'évitait de respirer trop de poussière. De temps en temps, je sortais secouer tout ça, respirer de l'air moins chargé et aussi me reposer le coude qui à chaque percussion amortissait les coups.

Ce n'était pas de tout repos, mais ce n'était pas fastidieux, le résultat était rapidement visible. De belles pierres apparaissaient sous cet enduit, dans un alignement qui pouvait paraître a priori désordonné mais avec du recul, tout devenait harmonieux.

Je garnissais les joints avec du ciment à la chaux. Je remplissais une poche et, tel le cuisinier sur ses pâtisseries, je beurrerais les joints autour des pierres qui restaient apparentes. C'était un travail long et méticuleux. Je ne pouvais faire que huit mètres carrés par jour. Il y avait environ quatre cents mètres carrés à

faire, bref deux mois de travail sans interruption. Il me fallut détacher plus de quatre cents mètres carrés d'enduit à l'aide de mon petit marteau-piqueur burineur. Pendant que je dégageais ce vieil enduit, je pensais à ces hommes qui avaient monté cette maison pierre par pierre. Il avait sans doute fallu plusieurs années avant de la finir. On m'avait expliqué que les anciens creusaient un trou près du chantier et qu'ils extrayaient ainsi des fragments de roches qu'ils taillaient en pierre. Cette roche calcaire du causse cordais était, il est vrai, peu profonde ; on la trouvait sous cinquante centimètres de terre. Une partie de ce trou existait encore quand nous arrivâmes. Il me fallut le boucher pour niveler le terrain. Les encadrements de fenêtre et de porte avaient été taillés par un tailleur de pierres, emmenés ici et posés par des hommes bien astucieux, car ils ne possédaient pas tous ces appareils de levage que nous utilisons aujourd'hui. J'étais admiratif devant ce travail titanesque à mes yeux. De nos jours, les maisons sont construites en quelques mois avec des matériaux préfabriqués. Elles ne résistent pas au temps. Une vie, une maison.

Je me sentais investi d'une mission : restaurer cette ferme par respect pour ces hommes qui pour vivre ont accompli ce chef-d'œuvre. J'arrivais au bout de cette première étape. Le résultat était conforme à mes attentes. L'enduit avait protégé la pierre, elle apparaissait propre. Avant même de finir les joints, elle décorait déjà les murs.

Ce que j'avais ensuite prévu allait être plus fastidieux. Il fallait traiter toutes les boiseries et en particulier les poutres vermoulues. Protégé par un masque avec une cartouche filtrant les particules toxiques, je devais pulvériser un produit hautement nocif sur les planchers, les portes, les plafonds.

Déjà quatre mois que nous avons acheté cette maison, l'été arrivait et il fallait que je profite de mes congés pour accélérer les travaux.

Le neveu de Marie, âgé de dix-huit ans, était venu passer une semaine de vacances avec nous. Il resta plus de quatre semaines. Il se plaisait et prenait beaucoup de plaisir à m'aider. J'avais décidé de changer toutes les fenêtres. La difficulté était de retrouver les mêmes dimensions. Autrefois, celles-ci étaient fabriquées sur mesure par des menuisiers. De nos jours, ceci est quasiment impossible à réaliser ou alors à quels prix ! Mon budget serré ne me permettait pas ce genre de luxe. Les fenêtres sont fabriquées à des dimensions standard et ce sont les maçons qui adaptent l'ouverture en fonction des standards du marché industriel. Il y avait tant à faire qu'il fallait se débrouiller pour réduire les coûts. Après avoir retiré toutes ces vieilles fenêtres qui serviront de bois de chauffe pour allumer le four à pain, je pris les dimensions et je fis le tour de tous les distributeurs et fabricants de fenêtres standard.

Je trouvai mon bonheur chez un distributeur local d'une grande enseigne nationale. Toutes les dimensions étaient présentes sur leur catalogue.

Le jour où mon dernier volet fut posé, je m'éloignai au bout du terrain pour avoir une vision panoramique de la bâtisse. Les fenêtres ressemblaient à des yeux rieurs, les volets à des paupières grandes ouvertes. J'eus une impression étrange et furtive de communiquer avec la matière, avec ma maison. Elle me souriait, clignait des yeux.

Je passai le reste de l'été à jointoyer l'intérieur des pierres. J'arrivais tôt le matin et repartais à la tombée de la nuit. Les enfants et Marie venaient me rejoindre à l'heure du déjeuner et nous organisions un pique-nique sous le figuier tout près de la

maison. Avec Marie, nous discutons des travaux, des matériaux et du calendrier.

Le charpentier-couvreur commença dès septembre. Il fallait reprendre la toiture entièrement. Après un mois de travaux, où trois à quatre ouvriers s'affairèrent, le *Laudassé* avait changé de visage. Coiffé de ses nouvelles tuiles, il respirait la robustesse ; il se dégageait des bâtiments une force rassurante, un abri sûr.

Le mois de décembre approchait, avec lui les premières gelées. Je m'activais et j'activais les artisans pour que nous puissions emménager avant Noël.

Le jour du déménagement était prévu pour le 20 décembre. J'avais déjà transporté bon nombre de petits cartons. Il ne restait plus que les gros meubles, les lits et l'électroménager.

Ce fut sous la pluie, dans la boue et sans chauffage que nous emménageâmes ce samedi 20 décembre 1999.

Une fuite dans l'installation du circuit d'eau chaude du chauffage central avait inondé la chaufferie et avait endommagé le brûleur de la chaudière. Notre première nuit, nous la passâmes dans le froid, mais heureux d'être là, chez nous.

Cette nuit-là, avant de m'endormir, je repris mon dialogue intime avec cette maison, ma maison, notre maison.

« Voilà, tu revis, sans doute pour plusieurs décennies, après toutes ces années de solitude où il t'a fallu, seule, combattre les intempéries durant des saisons. Je t'ai couverte, je t'ai isolée, je t'ai offert de nouvelles fenêtres, une nouvelle porte d'entrée et bien d'autres choses pour te préserver. Tu es prête à nous accueillir. Il me faudra t'embellir de l'intérieur et de l'extérieur pour que tu sois parfaite. Tu as gardé le charme de l'authentique. Je t'aime... »

J'étais fier, quelques jours plus tard, de recevoir ma famille pour fêter ensemble ce premier Noël au *Laudassé*. J'eus une

furtive pensée pour ceux qui avaient, sans doute avant moi, célébré Noël en ces lieux. Je pensai à la famille Casado que j'avais presque oubliée.

Sébastien venait d'avoir deux ans. Il ne parlait pas encore mais saisissait tout de son regard espiègle. Ce premier Noël au *Laudassé*, il le vivait, les yeux grands ouverts vers le haut comme s'il voulait grandir pour mieux approcher ses images et être à la même hauteur que les adultes.

J'avais acheté un énorme sapin de plus de trois mètres. Avec les deux garçons, Laurie et Marie, nous l'avons décoré, j'ai pris quelques photos. Dans la grange, j'ai trouvé un très vieux vélo. Il me vint l'idée de fabriquer un père Noël avec une ossature grillagée, de l'habiller du costume rouge, de lui poser un masque souple de vieil homme et de l'asseoir dessus. L'effet était saisissant de réalisme et d'originalité. A tel point que les gens s'arrêtaient pour le regarder ou le photographier. La famille de Marie et la mienne arrivèrent la veille de Noël. J'étais si heureux de pouvoir loger tout ce monde sous notre toit que je ne vis pas le temps passer. Nous avons offert un cadeau à chaque invité et bien entendu à tous les enfants. Ce Noël 1999 restera un des plus beaux de ma vie. Le lendemain de Noël, tous nos hôtes partirent. La maison resta bien vide.

Dans la nuit du 28 au 29 décembre, une terrible tempête s'abattit sur toute la France. On l'appellera d'ailleurs « la tempête du siècle ». Blotti dans le lit avec Marie, j'entendais les tuiles s'envoler et s'écraser au sol. Je n'osais pas sortir. De temps en temps, un bruit plus fort se détachait dans la nuit. J'enrageais à l'idée de ne pouvoir rien faire. « Le *Laudassé* résistera », pensais-je avec la volonté de me convaincre. Le lendemain matin, en ouvrant les volets, je constatais l'ampleur des dégâts. Des tuiles éclatées jonchaient le sol. Les chapeaux

de deux cheminées s'étaient détachés et avaient perforé le toit à deux endroits. Toutes les tuiles de la partie nord, celles exposées au vent, avaient été emportées. Devant la maison, les petites constructions n'avaient plus de toiture, elles avaient été emportées sur la route, à plus de trois cents mètres de là.

Je pleurai en voyant ce spectacle de désolation. Toni, notre voisin, était venu nous voir. Il n'avait pas eu de dégâts, juste quelques tuiles déplacées. Pourquoi nous ? C'était une épreuve pour mériter cette maison, pensai-je incrédule, sans l'avouer à personne par crainte du ridicule. En cette période de fête, il fut impossible de contacter l'entreprise qui avait refait la toiture. Je laissais néanmoins un message sur le répondeur et le responsable eut la gentillesse de me contacter. Il m'expliqua que, bien sûr, il était débordé par les appels d'urgence qui parvenaient de toute la région. Après quelques explications sur l'étendue des dégâts, il s'engagea à venir réparer sous 48 heures. L'année 2000 commença avec une toiture à refaire.

Carenas : notre village, notre terre

Mes parents ont quitté l'Aragon en 1958 après leur mariage. Il fallait bien vivre et c'était impossible dans le village, dans la région et même dans le pays. Il n'y avait plus de travail. Beaucoup d'Espagnols durent émigrer vers la France pour des raisons économiques. Mon père trouva du travail dans les chantiers navals de Port-de-Bouc, dans les Bouches-du-Rhône et c'est là qu'ils s'installèrent et où je naquis un an plus tard en 1959. Ce fut pour ma mère un véritable déchirement de quitter son village où toute sa famille était restée. Elle se retrouvait dans une ville inconnue, elle ne parlait pas la langue et la vie austère dans ce quartier populaire HLM finissait de la ronger. Elle sympathisa avec d'autres Espagnols, réfugiés vingt ans plus tôt de la guerre civile espagnole, mais le cœur n'y était pas. C'est dans ce quartier que j'ai mes plus beaux souvenirs d'enfance. Mes copains de jeux étaient tous des fils d'immigrés : Grecs, Italiens, Espagnols et pieds-noirs. C'est avec les fils de pieds-noirs que j'avais le plus d'amitié. Mes parents étaient amis avec les familles Ruiz et Forges. Ils étaient arrivés d'Algérie en 1962. Ils étaient d'origine espagnole, ils parlaient espagnol, français et arabe. C'était toujours la fête chez nous, chez eux, dans la rue, devant les entrées des HLM. Malgré leurs souffrances, ils avaient une joie de vivre qu'eux seuls savaient faire partager. Ces éclats de rire résonnent encore dans ma tête.

C'est là que je rencontrai Charly, l'ami de toute ma vie, mon frère, mon confident, mon copain d'aventures, de jeux, de

peine. C'est aussi dans ce quartier que je rencontrai Bruno Ruiz. Son père était pêcheur et il ramenait souvent pour toute la cage d'escalier des pleines caisses de sardines. J'ai encore dans ma mémoire olfactive cette odeur de sardines que nos parents faisaient griller dans la rue et que nous mangions sur de grandes tables posées sur des tréteaux, dès les premiers jours du mois de juin. Pendant que nos parents prenaient l'apéritif, la fameuse anisette des pieds-noirs, nous faisons d'interminables parties de football avec Bruno et Charly. Ces sardinades finissaient en musique. Le père de Charly jouait divinement bien de la musique, il était gitan par son père et, comme beaucoup de gitans, il avait une passion pour la guitare. Il ne savait pas lire la musique, il disait qu'il jouait tout à l'oreille. Il jouait du flamenco et tout le monde tapait dans les mains.

Bruno mourut à l'âge de neuf ans. Nous avions le même âge, nous étions dans la même classe. Une voiture le percuta devant moi alors qu'il traversait le passage piéton. Nous allions à l'école, il était 8 h 20, ce 3 mai 1968. Son corps fut projeté, telle une poupée en chiffon, à plus de quatre mètres de hauteur. Il retomba sur la chaussée, complètement disloqué. Ses jambes désarticulées se retrouvèrent dans son dos. Un filet de sang coulait de ses lèvres. Il avait les yeux fermés, il souriait. Je me suis assis sur le trottoir, le regard dans le vide. Bruno était mort, je le savais. Déjà, un groupe d'adultes entourait son corps, sans vie. J'ai ramassé son cartable, une ambulance arrivait. Je suis rentré à la maison. Je ne suis pas allé à l'école. Je n'ai pas parlé de toute la journée, je me suis enfermé dans ma chambre et j'ai pleuré. Deux jours plus tard, une marée blanche accompagnait le cercueil. Ma mère me tenait la main, nous marchions derrière ses parents dans un silence pesant. Toute notre classe de garçons marchait à côté de notre maître, monsieur Moulan. Son

père jeta sur son cercueil une poignée de terre qu'il avait ramené d'Algérie. Ces images me reviennent souvent, je revois son visage sur la chaussée. Elles ont longtemps hanté mes nuits et mes jours. Il souriait à la mort comme il avait souri à la vie. Sa mère ne s'en remit jamais. Depuis, elle porte le deuil.

La vie ne fut plus la même dans la cité. Les parties de ballon étaient devenues tristes, il manquait un capitaine, mon capitaine, *mi amigo*, mon ami Bruno.

La télévision avait par ailleurs fait son apparition dans beaucoup de foyers. Les gens sortaient moins.

Après ces années HLM, nous déménageâmes. Mes parents avaient acheté une petite maison sur des terrains du chantier naval.

Tous les ans, mes parents retournaient dans leur village, en Espagne, du 15 juillet au 15 août, passer un mois de vacances chez ma grand-mère, *mi Abuelita*. Ce village, perché sur une colline, est le village de mes ancêtres. Mon père y est mort et y est enterré, mes grands-parents aussi. Il est situé entre Saragosse et Madrid, près de Calatayud.

Le voyage durait deux jours. Il n'y avait pas encore l'autoroute. Nous traversions tous ces villages espagnols dans une chaleur étouffante. Nous dormions dans la voiture, « l'hôtel, c'est pour les riches », disait mon père. Ma mère préparait des casse-croûte, la plupart du temps, c'était *una buena tortilla*, une bonne omelette, dans du pain. Nous n'avions qu'à acheter des boissons fraîches et quelques fruits, beaucoup moins chers qu'en France. C'était l'aventure pour moi, tous ces paysages qui défilaient dans la même journée. J'arrivais à reconnaître certaines villes, certains lieux ; ici, rien ne semblait changer.

Quand je demandais à mon père pourquoi on voyait tous ces ânes et ces mules tirer les charrettes alors qu'en France on ne

voyait jamais ça, il me répondait que c'était à cause de Franco, le dictateur. Il ne voulait pas que son pays se modernise sinon les Espagnols se révolteraient comme en France en mai 1968. Plus ils étaient ignorants, plus ils étaient pauvres et plus c'était facile pour lui. J'avais neuf ans et je ne comprenais pas très bien ces raisonnements d'adultes. Ce qui importait, c'était de retrouver mes cousins espagnols : Javier et Juan Carlos.

On ne mangeait jamais à midi comme en France ; ici nous étions libres, on mangeait quand on voulait, vers 2 ou 3 heures de l'après-midi. Le soir, on dînait vers 10 ou 11 heures et on retournait jouer dehors, sur la place du village. Mon père disait qu'avec Franco, la liberté n'existait pas en Espagne. Moi, j'étais persuadé du contraire, les parents ne s'occupaient pas de nous, nous étions toujours dehors à jouer. Les repas étaient vite expédiés, c'était très souvent, le *bocadillo con jamón y tomate*, le sandwich avec du jambon cru et de la tomate, et quelques pesetas pour s'acheter une glace au bar sur la place. Nos parents allaient chez l'un ou l'autre de mes oncles et ils mangeaient des *tapas* dans les caves creusées sous les maisons.

On se couchait en même temps que les parents, à 2 ou 3 heures du matin. Quel changement avec la vie très réglée en France ! J'adorais ce rythme de vie, cette liberté. Ici, j'étais le *franchute*, le Français en argot du village. J'étais fier de ce statut qui me donnait de l'importance aux yeux des autres copains du village. On m'écoutait, on me respectait. Je venais d'un pays moderne, j'avais une voiture, la télévision, une montre, de beaux habits. Je profitais de cette petite gloire, mais dans ma tête, au *pueblo*, au village, j'étais comme eux, je vivais comme eux, je pensais comme eux, je parlais comme eux et comme eux, j'étais heureux.

Abuelita, comme nous l'appelions avec maman, cette petite femme toujours vêtue de noir depuis la mort de mon grand-

père, était une grand-mère courage. Telle la fourmi, elle était toujours en mouvement, légèrement voûtée, elle n'avait pas d'âge. Elle préparait à manger pour toute la famille ; nous étions toujours une vingtaine de personnes dans sa grande maison de village à quatre étages. Le matin, très tôt, elle allait chercher le pain, puis elle allait acheter la viande, les légumes, les boissons. Elle faisait le ménage, aidée par ma mère et mes tantes. Quelquefois, je dormais avec elle, quand de nouveaux oncles ou tantes arrivaient pour passer les fêtes du village en famille. Il fallait que je prie avec elle avant de m'endormir, deux prières, une pour la Sainte Vierge : *Santa Maria, madre de Dios, te doy mi corazón y l'alma mía* (Sainte Marie, mère de Dieu, je te donne mon cœur et mon âme).

Et une pour la trilogie : Jésus, Joseph et Marie. Je m'endormais et je l'entendais prier encore en silence. Comment pouvait-elle faire ?

Ma mère priait moins, de temps en temps quand elle était triste ou quand quelqu'un était malade dans la famille. Par contre, il y avait toujours dans la cuisine, un verre rempli d'eau et d'huile. L'huile plus légère flottait, ma mère y déposait une pastille grise cartonnée au centre de laquelle se trouvait une mèche blanche. Comme un petit canard, la pastille nageait sur l'huile. Ma mère allumait la mèche et ainsi pendant deux jours, cette petite flamme brillait. Quand l'huile manquait, un crépitement avertissait du contact de la mèche avec l'eau, il fallait rajouter de l'huile et changer le petit canard flottant.

« *Es la vela de la vida*, c'est la bougie de la vie », m'avait expliqué ma mère. J'avais juste compris que tout ceci était lié à Dieu, à sa mère, restée en Espagne, à son père mort trop jeune. Bref, une lueur de mélancolie dans une cuisine en formica achetée d'occasion à la voisine.

Chez ma grand-mère, la *vela* est toujours allumée.

« Pour les morts et pour protéger les vivants », disait-elle souvent.

Ces *velas* n'existaient pas en France, alors, nous en ramenions des pleines boîtes.

Mon père se foutait éperdument de tous ces symboles, il les tolérait par amour pour maman. Lui, le communiste de cœur et de raison, était contre l'Eglise, les curés et toutes leurs simagrées comme il le disait souvent mais jamais en présence d'*Abuelita*.

Ma grand-mère avait eu douze enfants, quatre étaient morts à la naissance ou peu après. Ma mère était la sixième. Il y avait alternativement une fille et un garçon. J'avais donc plein de cousins et cousines de tous les âges ; certains que je ne connaissais même pas.

C'est avec Javier, un de mes cousins germains, que j'étais le plus complice, nous avions le même âge. Il passait tout l'été au village. Il connaissait tout le monde.

Ses parents travaillaient en Allemagne où ils avaient dû émigrer pour des raisons économiques au début des années soixante-dix. Leurs six enfants étaient restés en Espagne, placés dans la famille. Javier vivait chez sa sœur aînée avec son petit frère. Elle s'était mariée très jeune, elle habitait à Calatayud, ville située à vingt kilomètres de chez *Abuelita*. Les trois autres filles, plus jeunes, demeuraient chez leur grand-mère maternelle dans la province de León. Dès que l'école était finie, mi-juin, sa sœur emmenait Javier au village et il y restait jusqu'à la mi-septembre, avec notre grand-mère. Les trois jeunes sœurs de Javier arrivaient en bus quelques jours plus tard. *Abuelita* s'occupait des cinq enfants durant les grandes vacances. Ses parents venaient d'Allemagne en train passer trois semaines chaque été et une semaine pour Noël.

Ma mère m'avait tout expliqué. Ils étaient partis en Allemagne pour pouvoir nourrir les cinq plus jeunes enfants. En Espagne, mon oncle n'y arrivait plus. Une entreprise allemande qui fabriquait des outils en fonte était un jour venue dans le village et avait proposé du travail aux hommes. Une dizaine d'entre eux était partie en Allemagne près de Francfort. La plupart étaient revenus après quelques mois. Ils préféraient être pauvres en Espagne plutôt que gagner de l'argent et vivre en Allemagne. Mon oncle Paco, lui, était parti seul. Très vite, il avait demandé à sa femme de le rejoindre, car il n'en pouvait plus. Il avait trouvé du travail à ma tante dans une boucherie qui fabriquait la fameuse saucisse de Francfort. Il s'était promis d'y rester quelques années et de revenir au village, acheter des terres ou un petit commerce pour pouvoir vivre dans son pays. Mon oncle envoyait de l'argent à sa fille et à sa belle-mère pour que les enfants puissent vivre.

« *Allá, es el infierno* », disait mon oncle. « C'est l'enfer. Il fait froid, les gens sont tristes ; le soir à 7 heures, ils soupent et ils s'endorment devant leur télé. En France, vous êtes heureux, ça ressemble déjà plus à l'Espagne. »

Ma mère semblait d'accord, elle hochait la tête, sans doute pour se rassurer.

Quand ils revenaient d'Allemagne, mon père, Javier et moi allions les chercher en voiture à la gare de Calatayud. Dès qu'ils descendaient du train, tous les trois pleuraient sur le quai de la gare. Ils étaient toujours chargés de paquets, enveloppés dans du papier kraft et ficelés. Ils ramenaient de tout : des saucisses, du linge, des savonnettes, des tas de savonnettes, des cadeaux pour leurs enfants. Je pleurais avec eux. Les étreintes étaient interminables. Ils se rattrapaient d'un an d'affection, d'un an de souffrance, d'un an de sacrifice. A ce moment-là, j'aimais

encore plus fort mon cousin. Avant d'arriver, les autres enfants nous attendaient à presque un kilomètre du village. Ils étaient venus à notre rencontre, par la route, accompagnés de ma mère. Dès qu'ils apercevaient la voiture de mon père, on les voyait sauter de joie. Ma tante pleurait. Mon oncle, par pudeur, tournait la tête. La voiture s'arrêtait et nous recommencions la scène du quai de la gare au beau milieu de la route. Toute la famille revenait à pied en se tenant la main. Je les regardais pendant que la voiture de mon père avançait, j'étais profondément ému. C'était comme la fin d'un film, le zoom de la caméra s'éloigne et les personnages sont de plus en plus petits et le mot fin apparaît au milieu de l'écran. Cet écran, c'était le pare-brise arrière de la 204 Peugeot de mon père. Cette image était pour moi une leçon d'amour, de courage, de bonheur, mélangée à de la tristesse et à de l'injustice. Ce sentiment particulier, je ne l'ai vécu que là-bas pendant les quelques années où cette situation s'est reproduite.

Le soir, on faisait une grande fête. Les mères préparaient des gâteaux espagnols, *los mantecados y las magdalenas*. Les pères grillaient *las chuletas de cordero*, les côtelettes de mouton.

Mes cousines et ma sœur dansaient, chantaient. Ma grand-mère était radieuse, elle chantait, elle tapait dans ses mains avec ma mère et ma tante. Elle n'était plus voûtée, elle avait les joues rouges. Les yeux grands ouverts riaient encore plus fort que le reste de son visage. Nos pères buvaient du vin plus que d'habitude, et nous permettaient de boire un verre de ce vin rouge sang qui me brûlait la gorge. D'autres oncles et tantes venaient, ils avaient appris que *los alemanes*, les Allemands, étaient arrivés. Mon père offrait des coups à boire à tout le monde. La soirée des hommes se terminait entre *cajarillos y copas*, le café arrosé de cognac et le cognac pur. Cette grande fête se passait dans le patio, au rez-de-chaussée de la maison de ma grand-mère. Sous

la maison se trouvait une immense cave creusée dans la terre par nos ancêtres ; c'est là qu'ils faisaient le vin, ils le foulait aux pieds, le stockaient dans des tonneaux, pour le boire et pour le vendre. Le patio donnait sur la rue et quand les gens passaient, ils écartaient le rideau pour nous saluer.

– *Los franchutes y los alemanes han llegado, ¿ estás contenta Manuela ?* Les Français et les Allemands sont arrivés, tu es contente, Manuela ?

Ils disaient tous ça à Manuela, *mi Abuelita*.

– *Pasa, pasa*. Entre, entre, disait grand-mère.

Les gens prenaient un verre, un *mantecado* ou une madeleine, discutaient avec ma mère et repartaient.

Javier et moi partions jouer sur la place.

Le lendemain, c'était la fête du village, la *fiesta de Santa Ana*, la fête de Sainte-Anne, la patronne du village de Carenas.

Le 26 juillet est traditionnellement le premier jour de cette fête. Le village se pare de guirlandes jaunes et rouges. Chacun décore sa maison, son balcon, aux couleurs de l'Espagne. Les hommes montent une grande scène où durant trois jours et trois nuits des orchestres se succéderont. Les deux bars de la place installent des chaises et des tables. Tout commence le matin du 26 juillet par une procession où la Vierge est promenée sur une chaise dans tout le village. Elle est emmenée dans l'église de Santa Ana et le curé la bénit après une interminable messe à laquelle nous sommes obligés d'assister sinon ma grand-mère se fâche. Ensuite, le maire invite la population à partager une énorme brioche aux fruits confits avec un verre de vin. Tout le village se presse dans une petite salle pour avoir son bout de brioche qui porte, soi-disant, bonheur. Tous ces symboles, le curé qui donne l'hostie, le maire qui donne la brioche, c'est pour que nous soyons bons et heureux, nous disait *Abuelita*.

Après la brioche et le vin bonheur, le maire déclare officiellement les fêtes du village ouvertes. Un long ruban de pétards traverse la place du village. Le maire allume la mèche et pendant quatre minutes, c'est une fantastique pétarade qui fait vibrer le sol et qui se termine par un nuage de fumée irrespirable.

Que c'est beau ! Tout cela n'existe pas en France. Mon cousin et moi sommes excités. Alors que certains pétards fument encore, nous inspectons le long ruban, à la recherche de pétards qui n'auraient pas explosé. Elles furent rares les fois où nous avons retrouvé un pétard entier. Ce soir, la fête battra son plein. Au dîner, toute la famille se retrouvera dans l'immense patio de ma grand-mère. Nos mères dresseront de longues tables. C'est comme un mariage. Un de mes oncles avait tué, la veille, deux agneaux. Mon père et mes oncles se chargeront de l'énorme barbecue. Ils embrocheront les deux bêtes sur deux longues barres en fer, et pendant plusieurs heures, ils tourneront les agneaux. La fête durera trois jours. Tous les matins, des *bandas* déchaînées viendront réveiller la population entre 9 heures et 10 heures avec des tambours, des trompettes, des cymbales et autres instruments de musique utilisés par ces fanfares.

En allant à l'église, en suivant la procession qui faisait le tour du village, je demandai à ma mère :

– Pourquoi nous appelle-t-on les Français en Espagne et les Espagnols en France ?

– Les gens ont besoin de simplifier et dès que tu es différent d'eux ou que tu le deviens, il faut qu'ils te le fassent sentir.

– Alors, on est espagnol ou français ?

– On est moitié-moitié, m'avait-elle répondu. La France est notre pays ; l'Espagne est notre patrie. Quand on est chez *Abuelita*, on est des vrais Espagnols et quand on est en France et

surtout quand tu vas à l'école, tu es français. On n'a pas de racines, seuls les arbres ont des racines. On est des fleurs, on partage notre bouquet dans deux vases. Tu comprends ?

Non, je ne comprenais rien mais j'avais secoué la tête pour lui faire plaisir car même pour elle, ce n'était pas clair du tout. L'idée de faire partie d'un bouquet de fleurs avec Maman, Papa et ma petite sœur Marilina m'avait séduit.

Je repensai soudain à l'entretien entre le maître et ma mère quelques semaines plus tôt.

Je venais de terminer mon cours préparatoire, le maître avait donné le classement de fin d'année. J'étais premier. Dans quelques jours, lors de la fête d'école, on me remettrait le prix d'excellence. Le deuxième aurait le premier prix et le troisième, le prix d'honneur. Le directeur nous appellerait par notre nom et il faudrait monter sur scène chercher notre prix, un livre avec notre nom et notre classement. Voilà ce que m'avait expliqué le maître. C'était parfait, j'allais avoir mon moment de gloire devant toute l'école, devant mon père et ma mère et devant nos voisins du quartier. C'était la revanche du petit Espagnol qui, un an plus tôt, en entrant en dernière année de maternelle, quelques jours seulement par semaine, ne savait pas parler français car à la maison, on ne parlait qu'espagnol. Ma mère sera fière, mais fière à en péter.

Le drame arriva de la mère d'Alban, un bon petit Français. Sa maman était maîtresse chez les filles. Alban sautera une classe, il sera dispensé de faire son cours élémentaire première année. Il ira en cours élémentaire deuxième année. Alban n'était pourtant que deuxième au classement général. Sa mère connaissait bien le maître, elle était allée le voir. Voilà ce qu'ensemble ils avaient convenu. Ma mère était furieuse. Toute l'année, j'avais combattu pour être le plus fort. Il avait été premier au premier trimestre, moi second et les deux autres trimestres, j'avais

terminé premier. Au classement général, il n'y avait pas photo, j'avais gagné.

Ma mère avait appris la nouvelle par la voisine, madame Matéo. Son fils était troisième. Elle parlait espagnol, c'était une fille de républicain espagnol. Elle parlait parfaitement le français. Elle avait huit ans quand ils étaient arrivés en 1939.

– Tu vas dire à ton maître que je veux le voir, me dit Maman.

– Mais Maman, tu vas lui parler en espagnol ?

– Je vais dire à Madame Matéo de m'accompagner, elle traduira, ne t'inquiète pas.

– J'ai peur de me faire engueuler, s'il me demande pourquoi tu veux le voir.

– Dis-lui que tu ne sais pas pourquoi. D'ailleurs, tu ne le sais pas.

– Oh, si Maman, je m'en doute. Tu vas lui dire que c'est moi qui dois sauter une classe, pas Alban.

– Oui, mon fils, c'est ce que je vais lui dire.

Le soir même, ma mère rencontra le maître. J'étais à côté d'elle, madame Matéo était un peu en retrait. Elle le fixa droit dans les yeux et lui dit en espagnol sur un ton sec :

– *Es mi hijo que tiene que saltar un curso, no Alban.* C'est mon fils qui doit sauter une classe, pas Alban.

Le maître avait saisi le sens de la phrase de Maman. Il avait légèrement baissé le regard en signe d'acquiescement, de compréhension. Il attendit que madame Matéo traduise et il répondit :

– Votre fils est aussi fort qu'Alban, peut-être même plus, il mériterait de sauter une classe autant que son camarade mais Alban a un avantage, il est français, sa mère est institutrice et elle va lui apprendre le programme du cours élémentaire première année cet été.

Je pensais ma mère bloquée par les arguments du maître. Elle ne se démonta pas et du tac au tac lui répondit :

– Mon fils, Monsieur, a un avantage de plus qu’Alban, c’est qu’il est espagnol, qu’il le parle et moi, je ne suis pas maîtresse, mais cet été, je vais lui apprendre à lire et à écrire en espagnol et ça la mère d’Alban, elle ne pourra pas le faire. Mon fils, il saura lire et écrire deux langues et il sera le meilleur l’année prochaine. J’ai honte de ce que vous venez de faire mais je suis fière de mon fils. Etre né en France, c’est une chance ! Mais, être né à l’étranger, c’est une richesse, Monsieur l’instituteur !

Madame Matéo traduisit mot pour mot ce que Maman venait de dire avec une intonation jubilatoire qui mit mal à l’aise le maître.

Que ma mère était forte ! Qu’est-ce qu’elle avait bien répondu ! J’étais fier de ma mère. Elle avait mis le maître plus bas que terre en lui retournant ses propres arguments. Elle était si contente d’elle qu’en entrant dans la boulangerie sur le chemin du retour, en plus du pain, elle me paya une glace à deux boules. Madame Matéo n’arrêtait pas de la féliciter.

– Là, tu l’as bien calmé, il n’est pas prêt de faire sauter une classe à un autre élève.

– N’exagère pas Liliane, lui répondit Maman.

J’étais encore plus fier d’être espagnol.

D’ailleurs, tout au long de l’année, j’avais eu un avantage de plus sur les petits Français, je pouvais discuter avec les petits gitans de l’école. Ils ne m’embêtaient jamais. Ils embêtaient souvent Alban et d’autres enfants. Là, je venais de décider de ne plus intervenir. De toute façon, je retrouverais mes camarades l’année prochaine car si j’avais sauté une classe, je les aurais perdus et peut-être que je n’aurais pas été le plus fort.

Je recroisai Alban en classe de sixième, il avait redoublé. Il n’était plus le meilleur. Il était devenu un élève normal. La

compétition avait disparu, une autre commençait : les filles. En sixième, les classes étaient mixtes.